

Politique

Henri WEBER, *Vingt ans après. Que reste-t-il de 68?*, Paris, Seuil, 1988, 220 p.

Gilles Labelle

Les nouveaux enjeux du politique
Number 17, hiver 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/040653ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040653ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

0711-608X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Labelle, G. (1990). Henri WEBER, *Vingt ans après. Que reste-t-il de 68?*, Paris, Seuil, 1988, 220 p.. *Politique*, (17), 158–161. <https://doi.org/10.7202/040653ar>

Henri WEBER, *Vingt ans après. Que reste-t-il de 68?*, Paris, Seuil, 1988, 220 p.

Il arrive parfois que d'ex-militants révolutionnaires livrent des récits quelque peu pathétiques, où on les voit osciller entre la tentation de justifier leur passé et un effort pour l'exorciser. En outre, certains ont abandonné un marxisme auquel ils avaient adhéré comme on entre en religion pour mieux embrasser, et sur le même mode, des idéologies opposées mais tout aussi dogmatiques. Henri Weber, ex-militant trotskyste français, n'est cependant pas de ceux-là. Dans *Vingt ans après*, Weber tente d'abord de rendre compte, en évitant la rhétorique des militants hier dogmatiques et aujourd'hui repentants, de son engagement et de celui d'une partie de la jeunesse intellectuelle française dans la gauche révolutionnaire de mai 1968 et au cours de la première moitié de la décennie 70. Puis, l'auteur offre sa propre lecture des «événements» de mai 1968, tout en procédant à la critique des principales interprétations existantes, inscrivant ainsi son ouvrage dans le débat d'idées qui secoue le milieu intellectuel français depuis quelques années à propos du sens profond de mai et de son rôle dans le développement d'une culture «individualiste narcissique» dans la France de maintenant (cf., notamment, de Luc Ferry et Alain Renaut, *La pensée 68*, Paris, Gallimard, 1985, et 68-86; *Itinéraires de l'individu*, Paris Seuil, 1987 et de Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, Paris, Gallimard, 1983).

Comment pouvait-on être trotskyste dans la France des années 70, se demande Weber? Jusqu'au milieu de cette décennie, nous dit-il, le spectacle que donnait l'histoire aux jeunes militants désireux de tout changer, et tout de suite, pouvait se lire à travers les lunettes de Lénine ou Trotsky. Qu'avait en effet prédit le mouvement trotskyste? Que nous allions vers une «explosion généralisée des luttes»; que la jeunesse se substituerait temporairement au «parti ouvrier d'avant-garde»; que la classe ouvrière se radicaliserait et se lancerait dans des luttes «sauvages» (occupations, etc.). Si Weber est trotskyste, avec évidemment des moments forts et d'autres qui le sont moins, c'est que de 1968 à 1975, un tel tableau correspond, selon lui, à l'état de la société française.

Mai 1968 lui paraît être une «répétition générale» de la révolution prolétarienne qui approche.

Après 1975, nulle crise de foi chez Weber. S'il quitte le militantisme révolutionnaire, c'est parce qu'il croit que les prédictions socialistes sont erronées et que le prolétariat n'est pas prêt à prendre le pouvoir, la jeunesse s'étant déradicalisée. Si les faits démentent le marxisme pense-t-il, il faut simplement chercher ailleurs. Plutôt qu'une «répétition générale», écrit aujourd'hui Weber, mai 1968 s'inscrit au sein d'un processus qui n'est pas propre à la France uniquement mais qui touche plusieurs sociétés capitalistes avancées. Mai 1968 doit, en fait, être compris à travers un mouvement de critique des valeurs (par exemple l'ascétisme) et des formes d'autorité traditionnelle chère à la société bourgeoise, critique menée au nom des droits de l'individu et de l'hédonisme.

Si Weber cite Bell (*Les contradictions culturelles du capitalisme*, Paris, PUF, 1979), il insiste par ailleurs sur le fait que la critique de l'autorité traditionnelle ne peut être comprise uniquement comme une «ruse de la raison», c'est-à-dire comme une «stratégie» du capital lui permettant, en brisant les archaïsmes, de produire un individu consommateur. Tenter de comprendre mai 1968 seulement à partir de la dynamique du capitalisme c'est, nous dit Weber, laisser de côté tout un pan du mouvement, un pan irréductible à toute stratégie de modernisation du capital. Selon Weber, mai doit être considéré comme un mouvement à la fois démocratique-libertaire, hédoniste-communautaire, et romantique-messianique. Les analystes ont trop souvent dissocié ces trois dimensions l'une de l'autre et ont pensé mai 1968 comme un mouvement social sans réel projet politique (cf., les ouvrages de Ferry et Renaut).

Mai 1968 est *démocratique-libertaire* en ce sens que le mouvement s'en prend à l'autorité traditionnelle (les mandarins dans l'université, le paternalisme du patron dans l'entreprise) basée sur une hiérarchie quasi naturelle entre le dominant et le dominé; en outre, mai 1968 questionne cette nouvelle forme d'autorité technocratique qui, soit se mariait, soit tentait de se substituer à l'autorité traditionnelle dans la France des années 60, et qui cette fois faisait de la hiérarchie une nécessité fonctionnelle.

Mai est également hédoniste-communautaire en ce sens qu'il combine à la fois la critique de l'ascétisme et du rigorisme liés jusqu'alors au capitalisme, et la critique de l'«atomisation du social» que peut engendrer l'individu émergeant comme consommateur. Mai 1968 prend position pour l'individu, contre les communautés traditionnelles, mais aussi pour sa réinscription dans une nouvelle communauté qui ne le brimerait pas. L'individualisme n'est en rien contradictoire avec les projets collectifs; il exige néanmoins que ceux-ci ne lèsent pas l'épanouissement de l'individu.

Enfin, mai 1968 est un mouvement romantique-messianique. Contre la déshumanisation du capital, mai fait montre d'une nostalgie proprement romantique de rapports humains «vrais»; à l'encontre d'un romantisme réactionnaire exaltant le passé, c'est d'un romantisme axé sur la communauté nouvelle à venir dont il s'agit.

Mai 1968 a-t-il vaincu ou a-t-il été vaincu? Quel héritage a-t-il laissé à la société française? Weber croit que mai a laissé plus de traces que l'on pense: recul marqué des formes d'autorité traditionnelle (y compris dans l'entreprise, d'où le déclin parallèle du PCF), renouvellement de certains partis politique (PS) ou d'organisations syndicales (CFDT), constitution du mouvement des femmes.

Pour d'autres auteurs, tels que Ferry et Renaut, le mouvement de mai 1968, est considéré comme ayant véhiculé des valeurs individuelles et narcissiques. Selon eux, c'est ce qui explique certains phénomènes actuellement observables: le déclin des passions politiques, le repli sur soi, la quête de l'«authenticité». Outre l'interprétation différente qu'il livre du mouvement de mai, Weber s'écarte de cette thèse en mettant en évidence la contradiction inhérente à l'individualisme narcissique: une société réellement formée d'une somme de petits Narcisses aurait de la difficulté à protéger les sphères privées; même si tous les individus cherchaient à jouir en privé de leurs possessions, il leur faudrait, en contrepartie, et périodiquement, jouer leur rôle de citoyens, s'assurant ainsi que l'État continuera de préserver leur droit à la jouissance.

Les événements de décembre 1986, où les étudiants français sont sortis dans la rue non pas, comme on l'a dit trop rapidement, pour défendre des intérêts corporatistes, mais bien en réaction à l'autoritarisme du nouveau gouvernement Chirac, démontrent, selon Weber, que si le nouvel individu s'est détaché des communautés traditionnelles, en plaçant son épanouissement personnel au-dessus de tout, il est néanmoins demeuré un citoyen, capable de réagir et de s'opposer au pouvoir. Henri Weber ne dénie pas tout intérêt aux thèses sur l'individualisme narcissique; ce faisant, il apporte une contribution critique aux écrits de ceux qui proclament la fin définitive du citoyen et du social et l'avènement incontesté de Narcisse. On ne peut adresser qu'un seul reproche à l'auteur: dans son essai, il lui arrive parfois de rejeter du revers de la main certaines interprétations de mai 1968 qu'il récuse.

Gilles Labelle
Université de Moncton